Document generated on 04/23/2024 11:51 a.m.

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

Écriture
L'Un/e et la différence (sexuelle)

René-Berthe Drapeau

Number 22, Summer 1984

Autour de la théorie... des femmes

URI: https://id.erudit.org/iderudit/15849ac

See table of contents

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)
1920-9363 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Drapeau, R.-B. (1984). Écriture : l'Un/e et la différence (sexuelle). *Moebius*, (22), 75–82.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 1984

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

RENÉE-BERTHE DRAPEAU

ÉCRITURE: L'Un / e et la différence (sexuelle) *

L'imaginaire du symbolique

Roland Barthes (*Le Plaisir du texte* décrit la parole-instrument-de-la-pensée comme étant l'un des imaginaires du langage. Il faut voir dans l'appréhension logocentrique de la langue (et de tout système) un imaginaire du symbolique, un refus de l'affect comme marquage trouant l'identité à soi.

L'imaginaire du symbolique résiste assez bien aux retours transgressifs des conflits de l'enfance dans le roman traditionnel, puisqu'une morale y récupère toutes les déviances et toutes les fantaisies. Tout s'explique selon une vraisemblance et un code particulier du roman (ce qu'on appelle les genres). Même chose pour la poésie classique étant donné qu'aucune figure ne doit être trop originale ni démolir l'échafaudage théorico-critique des maîtres lettrés. L'imaginaire se protège plus mal lorsque la pratique devient le phénomène du texte. Le travail moderne pointe l'Un comme valeur et en dévoile la vérité: le symbolique nie la différence.

La première altérité que biffe la bonne syntaxe et le discours de signification pure consiste bien sûr en la mère comme lieu primaire. Le père, cessant d'être tiers, prend toute la place. Tout ce qui le précède est évacué. L'on passe d'un fétiche à l'autre; de la mère phallique inépuisable nourricière, on passe à la socialité rassurante. L'idéal du discours de maîtrise se résout au langage de l'ordinateur. La fin de l'affect maudit.

L'art moderne, étant «une pratique du rejet (1)» (un jeu avec la mort, la vie, la folie), découpe le père et en dépense le nom. La pratique dérange les assignations. Elle inscrit la chora archaïque dans la matérialité du signifiant. Comme le texte ne quitte pas la socialité, qu'il reste en bordure de celle-ci, le retour n'est pas total. Il s'agit de nier la castration tout en l'admettant. Le retour de la phase maternelle (de sa phrase dirais-je) s'effectue à travers la phallicité (2). On joue Schreber sans sérieux. Brisant le fonctionnement univoque du langage et s'attaquant aux valeurs qui font tenir la communauté, on met toute la réalité culturelle en question. Ce sont, entre autres choses, les rapports des hommes et des femmes qui se trouvent ébranlés.

* *Extrait d'un mémoire de maîtrise en préparation présenté sous peu à l'Université de Sherbrooke sous la direction de M. Joseph Bonenfant.*

[non-] rapport sexuel

«Entre les sexes chez l'être parlant le rapport ne se fait pas (3)». Il n'y a jamais eu ni complémentarité — ce qui mènerait le couple à une totalité sans risque — ni d'adéquation du jouir entre les sexes, ni même entre deux personnes du même sexe. L'ordre qui structure la rencontre et qui l'ajuste participe davantage de l'imaginaire commun que de l'instinct ou de la nature. La morale religieuse avec ses nombreuses interdictions opère des coupures là où les sexes débordent et ne s'abouchent pas. La sexologie et la médecine jouent le même rôle. Elles tendent d'ailleurs de plus en plus à remplacer l'église. Le concept de «normalité» a aujourd'hui plus d'importance que celui de péché. Les stéréotypes constituent une fiction du biologique. Une femme devra être douce où l'homme ne le sera pas et celui-ci sera fort où elle sera faible. Voici la serrure et voici la clef, s'ils ne correspondent pas c'est que l'un des deux souffre d'une quelconque tare.

Placé du côté de la clef (une métaphore de l'organe), l'élément masculin s'associe à l'extériorité et agit au niveau social par son travail et les divers échanges qu'il fait avec les autres (un commerce de biens, d'idées ou de gens). La fonction symbolique du féminin se joue dans l'organisation du privé, dans la stabilité de la reproduction. Les femmes se réduisent à la mère. En dehors de cela, elles n'ont pas de fonction: elles constituent un objet d'échange qui entrera dans une lignée ou une marchandise usagée parfaitement abjecte (la prostituée).

En dépit de leurs efforts, les appareils idéologiques sociaux plient assez mal les différences les unes aux autres. La surdifférenciation sexuelle ne masque pas aisément les fossés qui existent. Elle ne peut effacer les restes, les régressions et les fantasmes trop violents. La place de non-place des femmes, par exemple, peut se transformer en lieu d'ironie de l'hommosexualité sociale (de la confrérie masculine, d'où les deux m) et créer des lézardes au sein même de ce qu'elle devait protéger.

L'effet femme [notion kristévienne]

L'identité féminine se déchiffre comme un effet symbolique particulier, une place de support muet du pouvoir et du langage (4). La fonction du sujet féminin ressemble à celle du sémiotique dans les réalisations linguistiques, religieuses ou autres. L'effet-femme (l'absence des femmes dans l'exercice du pouvoir et leur statut d'objet d'échange dans le symbolique) excède la socialité. De ce lieu, une femme peut s'identifier au pouvoir et rêver d'une société close, faire le père et se nier comme autre. Elle peut aussi fétichiser le chef (le président, le mari...) et le servir en esclave jouissante. C'est le sémiotique écrasé sous la semelle de l'Un. Cependant, parce qu'elle se trouve en dehors de la confrérie, la sujette se trouve dans un rapport de contradiction avec elle. Si elle cesse d'approuver le pouvoir, d'en entretenir les édifices; si

elle ne réconforte plus les héros fatigués, la machine rouille. Ca tousse.

Ça tousse comme le personnage de Dora. Les hystériques sont de celles qui refusent de circuler dans l'organisation de la lignée parentale. Hélène Cixous, dans *La Jeune née*, les décrit comme des révolutionnaires dont les désirs se hurlent. Les hystériques s'opposent à l'institution qui les épingle comme des papillons séchés. Leurs exigences ébranlent la famille. Toutefois, les revendications passent par le symptôme. Les névrosées manquent de prise sur le symbolique. Elles sont rongées par leur propre inconscient. Leur révolte déstructure certes, mais le feu prend à l'être avant de consumer l'ordre. L'ironie, à mon sens, doit s'insérer au noyau même de l'Un par le rire et l'analyse. Elle ne doit pas demeurer silencieuse et étouffée. La moquerie polluante dans le blanc des consciences. Ecrire.

La fonction maternelle

La première chose à réévaluer demeure la fonction sociale des mères, la récupération de la fonction maternelle sémiotique et arbitraire au profit des rapports de reproduction. Il faut éclairer également l'identification précipitée du féminin au maternel et à l'infantile. Car la vision que la société se fait des femmes se rapproche fort de celle qu'en a un jeune enfant: pour ce dernier, la mère recouvre toutes les femmes, et l'une et les autres ne se détachent guère.

«La fonction maternelle est reliée au préoedipien (5)». Elle se rapporte aux soins du nourrisson dépendant. L'imaginaire chrétien la représente par la relation de Marie et de Jésus. Le retour du refoulé, des archaïsmes, s'investit dans la vision pure et rassurante d'une Vierge qui se donne entièrement à l'amour de son bébé. La Mère échappe à la castration, donc à la sexuation, et constitue une pleine terre de repos. L'enfant, grâce à elle, ne connaît aucun manque. L'image de la Bonne Mère rappelle l'abri archaïque hors langage. La relation fluide et parfaite. La norme à laquelle s'attachent les besoins inconscients du narcissisme primaire exclut l'ambivalence des désirs féminins à l'égard du bébé. Une mère, selon la loi, est bonne ou mauvaise (6), mais non les deux à la fois. La fonction maternelle chevauche l'effet-femme, car l'imaginaire de la Loi exige du sujet-mère «cette abnégation qui consiste à devenir anonyme pour transmettre la norme sociale (...) dans laquelle on doit inclure l'enfant pour l'éduquer dans la suite des générations (7)».

L'idéologie du pouvoir tait l'aspect sémiotique de la fonction maternelle. Elle tait aussi la douleur de l'accouchement, les paradoxes. Elle barre la sexualité de la mère afin d'annuler l'angoisse de l'inceste. Néanmoins, la fonction maternelle dépasse ce que la Loi en fait, comme le jupon dépasse le rebord de la robe. Une mère peut couver son petit et refuser de l'inscrire dans la lignée. Elle le considérera comme un morceau de son propre corps, elle en éloignera tous les tiers. Elle peut aussi

rejeter l'enfant, rêver qu'elle le tue, le perd ou l'échange contre autre chose. Demandez à des femmes si elles trouvent leur nouveau-né aussi beau que celui dont elles ont rêvé. L'inconscient des mères porte en lui la ruine de la reproduction et donc de l'espèce humaine.

L'ambivalence passe dans la langue, cette dernière étant toujours maternelle, quelque artificielle qu'on tente de la rendre. Le désir / non-désir de l'Autre poinçonne le matériel linguistique. Il y effectue des arrangements pas toujours commodes pour la maîtrise consciente. Le discours de la mère, le rythme de sa voix, ses gestes et ses répétitions établissent dans l'ordre symbolique une signifiance sémiotique. Et le sexuel qui s'y loge (l'inceste comme attirance toujours renouvelée) pointe en menaçant l'innocente pureté de tout projet.

Ainsi, pour recouvrir les débordements de son propre inconscient, pour éviter les fêlures terrifiantes, l'ensemble social se masculinise: il s'identifie à un en-dehors de la mère. Le féminin se voit refoulé au domaine de l'ombre. On baise avec les putes — ou avec des femmes qui, sexuelles, sont assimilées aux prostituées (le sexe utilitaire) — et l'on valorise la vierge. La génitrice soutient le politique et la jeune fille se conserve pour son rôle futur de reproductrice. Non sujet, une femme ne parle que pour répéter sa fonction de dissimulée. Le discours des hommes n'admet pas l'Autre. C'est un monologue.

Le partage

Une femme qui écrit se trouve nécessairement confrontée à ce qu'on la réduise à une fonction et qu'elle n'ait pas accès à une parole de désir propre. Elle commence dans l'exil. La confrérie lui concède-t-elle un nom? «La femme est reconnue socialement, essentiellement comme femme de (8)» ou fille de. Elle doit garantir le renouvellement de l'espèce par un travail sourd et répété. Elle est un lieu de passage. Elle se trouve en dehors des généralités qui font la commune mesure du consensus social et linguistique (9). Une femme agit à côté, dans le morcellement des premières syllabes à apprendre à l'enfant. Elle est exilée du sens comme sujet parce qu'elle demeure cette autre, reposante lorsqu'on la contrôle, et menaçante, démoniaque, si on la laisse à ses propres forces. Les fantasmes se greffent si vigoureusement au féminin que la langue devient dépréciative dès qu'elle touche les femmes (10).

L'écrivaine part d'un non-lieu refoulé. Elle part de la division qu'opère le sémiotique et elle se rassemble difficilement en l'Une. Elle ne constitue pas une entité qui se raccorderait à une entité mâle. La Femme que cherchent les hommes amoureux (et certaines femmes aussi, ne le nions pas) n'existe en rien sauf à être la Mère. «Ce qui existe, ce sont les femmes, une femme et une autre femme et encore une autre femme (11)». La féminité n'a pas de signe localisable, différentiel et précis à l'égard du champ de la Mère.

Chez l'homme, le signe se repère. Le phallus se pose sur le pénis (une coiffure de l'organe). Pour devenir sujets, les enfants commencent à dire «non» et à se séparer de l'Autre. Le garçon identifie son sexe à une altérité désirable. L'appel amoureux de la mère envers le père valorise la masculinité. Le pénis, investi d'imaginaire et de symbolicité, fait trait et sépare. Le fils s'unarise en se détachant.

Chez la fille, le langage inscrit la symbolicité, mais le corps ne porte aucun élément signifiable, aucune différance (on ne peut différer, éloigner) à l'égard du continent maternel. Là où ses frères entrent dans la lignée du père et s'inscrustent dans la loi, une fille ne peut être. Elle a le même corps que sa mère. Quand elle dit je, elle dit toi. Comment se subjectiver quand le social pousse la fille à s'accrocher à sa mère (et au lieu d'ombre où celle-ci est mise) jusqu'à la puberté? Comment se tirer de l'enfance s'il faut imiter maman, l'aider, rester prise dans son miroir? Du mélange résulte une condition de partage. Une femme demeure divisée entre la symbiose archaïque et l'Un masculin (identifié au dehors et à une liberté supposée) dans lequel elle risque l'aliénation. La différence sonne faux et le père (aimant) manque. Une femme se trouve à être sa propre abjection, elle se dévore ou se laisse dévorer.

L'enfant sert parfois de bouée (si l'angoisse de partition se résorbe suffisamment), puisqu'il sauve la fille de la mère archaïque en la rendant mère elle-même et en lui permettant la rencontre d'un autre véritable. Un être qui se revendique comme sujet. L'enfantement n'est pas à mon avis le seul moyen de quitter l'orbite maternelle, mais il force l'affrontement d'une femme avec la Génitrice. Dans l'accouchement, une femme retrouve l'Ombre (au sens où l'emploie Michèle Montrelay dans *L'Ombre et le nom*), le continent noir. Elle retrouve aussi un nouveau partage, un conflit. Elle rencontre la faille qui sépare sa situation d'exil et la socialité où elle doit plonger l'enfant. Le corps s'est scindé entre je et un sujet autre. Il existe un jeu de paranoïa: «tu me prends tout, tu me vides» et un reste de symbiose, «mon bébé est tout pour moi». Une femme ne peut nier l'ambivalence. Si elle assume les paradoxes de sa sexualité, ses textes constitueront un tissu d'hétérogénéités fulgurantes.

Le refuge des écrivaines

L'exil sémiotique se supporte évidemment mal. Tous les rejetés cherchent une île ou finissent par s'abandonner à l'océan. La condition d'artiste révolutionnaire demeure précaire. Les femmes qui écrivent connaissent les récifs et, comme les hommes, elles peuvent s'arrêter à des statues, de nouvelles ou de vieilles religions.

Les hommes ne sont pas les seuls à adorer la Vierge Marie. Il y a bien eu Dora pour admirer la madone. Notre côté hystérique: nous cherchons la Femme. Le pire, nous essayons de la devenir. C'est la crainte de n'être plus rien, ni désirable ni désirée, ni

même signifiable.La castration féminine voue à la solitude. Il est tentant de séduire un maître — en éromane, vouloir constituer le bon objet d'un sujet protecteur; ou en enfant, séduire la mère — et de s'accaparer des archaïsmes. Le phallus imaginaire n'a pas la forme d'un pénis tendu lorsqu'il s'agit du territoire maternel. Ce serait plutôt un cercle qui se referme. Des écrivaines s'accaparent de l'Ombre et la disent leur. De l'indéfini elles font l'Un et disent «voilà notre terre». La Mère encerclée, un anneau.

Pourtant, le sémiotique n'appartient ni aux hommes ni aux femmes. Le narcissisme primaire n'est guère une propriété sexuelle (12). Et il m'apparaît important de ne pas séparer le symbolique de sa source ancienne, ne pas laisser la communauté dans ses imaginaires, ses masculineries. Nicole Brossard dit la nécessité de lutter dans la cité. Il est important, à mon avis, de ne pas s'enfermer dans une différence sexuelle imaginaire qui constituerait l'Un des femmes et empêcherait les pratiques singulières (la différence qui existe entre chaque sujette). Pour renouveler le langage et les structures, souvenons-nous seulement qu'à part les fétiches: les «Vierge Marie» et les mères-ogresses, une femme ça reste du chinois, ça n'est jamais ça (13). Je ne parle pas de mystère — ni n'adhère au mythe de l'infinie jouissance féminine — en reprenant cette pensée de Julia Kristéva, je parle de la pluralité des sujettes. L'ironie du logocentrisme phallique doit passer par la chorale.

Ecrire et lutter

En effet, «qu'il y ait une généralité de la condition féminine ne devrait être qu'un levier pour permettre à chacune de dire sa singularité (14).» Le féminisme suscite dans les écritures modernes des mythes qu'il importe de taillader ensuite. Le thétique dans le poétique s'arrête parfois à la déification (à la Grande Déesse entre autres). Que celle-ci ne soit qu'une étape dans la pratique nomade.

Sur cette question de l'arrêt, les critiques féministes du Québec ne me paraissent guère complaisantes. La revue *Spirale* montre une rigueur plutôt grande envers la fixation fantasmatique surtout quand cette fixation rejoint de vieilles croyances encore inusées (15). Il est difficile d'innover du côté des fantasmes. On scandalise, au risque de se scandaliser soi-même ou on reprend à son compte, et sans le savoir, des préjugés vieux comme Mathusalem. Seules la pluralité des visions et la confrontation des subjectivités permettent qu'un imaginaire ne devienne totalitaire et enfermant. L'exclusion entière des haltes me paraît impensable. Elle participerait d'un refus du désir. Et ne rien désirer exclut l'écriture. Chacune, de toute manière, ne désire pas nécessairement la même chose que se voisine. Les écrivaines de la modernité revendiquent le symbolique. Elles sont fatiguées du silence millénaire. Dans leurs textes, il s'agit de «désarticuler les modèles, la linéarité, la loi par des enchevêtrements, des distortions sémantiques, des espacements (16).» Elles cherchent

à briser la carcasse imaginaire de la confrérie pour y installer le dialogue mouvant de l'Autre. Le sujet féminin s'expose en public en imprimant le rythme au coeur du socio-symbolique. Les femmes racontent leur exil, leur histoire. Cela tourne parfois autour d'un corps qui se fétichise, tourne à la vieille rhétorique anatomique des surréalistes. Mais, le plus souvent, chez les modernes, l'objet dénoté éclate ou se trouve près d'exploser. Chez France Théoret, les personnages veulent parler et ils n'ont que le corps, une prison. La bouche s'ouvre et marmonne. Les filles n'ont appris qu'à se taire. Le corps constitue un bloc marqué d'aliénation, quelque chose à traverser pour écrire et parler.

Les textes des femmes d'ici parlent de ce sexe à assumer, de l'Oedipe, des pères, des mères... Ils parlent des toiles d'araignées avec lesquelles tout sujet se débat (ne pas croire ceux ou celles qui nous inventent qu'ils / elles parlent d'autre chose. Sous le masque, les affects transparaissent), mais avec lesquelles les filles se débattent plus particulièrement à cause de l'engluement avec la mère. Le miroir je / elle. Les écritures ébranlent l'imaginaire du logique, y revendiquent leur altérité. Les femmes regardent de près des affects habituellement révélés dans le privé des bureaux d'analystes ou de travailleurs / euses sociaux / ales. Elles questionnent l'ordre familial et, de là, la reproduction; elles se mettent elles-mêmes en risque. Car «mettre en question la stabilité du rôle féminin dans la reproduction de l'espèce, c'est toucher à l'enfance, et (...) mettre en cause l'espèce elle-même (17)».

La reproduction constitue le point le plus délicat de la problématique que pose le féminisme. C'est le point sur lequel les écrivaines avancent avec le plus d'hésitation, un terrain boueux il va sans dire. Elles en font parfois le tour et puis s'en vont. Elles touchent à leur propre naissance. Quel conflit! Elles touchent également, en retournant l'ordre reproducteur en tous sens, à leurs propres investissements de femmes: vouloir / ne pas vouloir enfanter, vouloir / ne pas vouloir être maternée. Elles secouent l'image durcie de la Femme en la rebâtissant parfois tout de suite après d'une autre manière. Il est ardu pour un sujet de se voir fissurer en même temps que l'objet à détruire.

Dans la création, une femme rencontre sa propre mère et soi-même, «c'est pourquoi il n'y a pas beaucoup de rires féminins. (18)» Une femme parvient à faire circuler l'hétérogène dans l'histoire en y allant par petites bourrées, lentement. Elle ne peut s'imposer dans sa différence sans prudente ironie. Affronter ses propres fixations pour en faire de l'art exige un dépoussiérage intellectuel et une force d'analyse qui demande du temps.

———————————

Notes et renvois

1. Julia Kristeva, *La Révolution du langage poétique*, Seuil, p. 167

2. Paraphrase de Julia Kristeva, op. cit.

3. Jacques Lacan, *Le Séminaire XX. Encore*, p. 63

4. Julia Kristéva, «Unes femme», in *Les Cahiers du Grif*, juin 1975, p. 22

5. Ibid.

6. Marie-Hélène Delanoë, «Le fantasme de la femme dans la prime éducation au XIXe siècle», in *Ornicar?*, no 22-23, p. 245: «S'il existe des désirs infanticides chez la mère et la nourrice, c'est en tant qu'elles sont mauvaises et ces désirs n'existent pas chez la bonne mère ou la bonne nourrice — leurs doubles. Ainsi leur discours (aux médecins) permet d'occulter l'ambivalence envers l'enfant.»

7. Julia Kristeva, «Hérétique de l'amour», in *Tel Quel*, no 74, p. 47

8. Anne-Marie Houdebine, «Les femmes et la langue», in *Tel Quel*, no 74, p. 91

9. Julia Kristeva, «Un nouveau type d'intellectuel», in *Tel Quel*, no 74, p. 5

10. V. Pierre Guiraud, «Les noms de la femme», in *Ornicar?*, no 16

11. J-A Miller, «El Piropo», in *Ornicar?*, no 22-23, p. 163

12. Michèle Montrelay, *L'Ombre et le nom*, 1.163

13. Julia Kristéva, *Polylogue*, p. 523

14. Julia Kristéva, «Unes femmes», p. 27

15. Je pense au mythe de la terre-mère critiqué par Claudette Laserre chez Louky Bersianik, *Au beau milieu de moi*, in *Spirale*, nov. 1983, p. 14

16. Louise Cotnoir, «Le genre marqué», in *La Nouvelle barre du jour*, no 133, déc. 1983, p. 83

17. Julia Kristéva, «Un nouveau type d'intellectuel», *Tel Quel*, no 74, p. 6

18. Ibid.